Antonio Feijó

Cancioneiro Chinez

Prefaciado
pelo General Tcheng-Ki-Tong.

Magalhães & Moniz, Editores

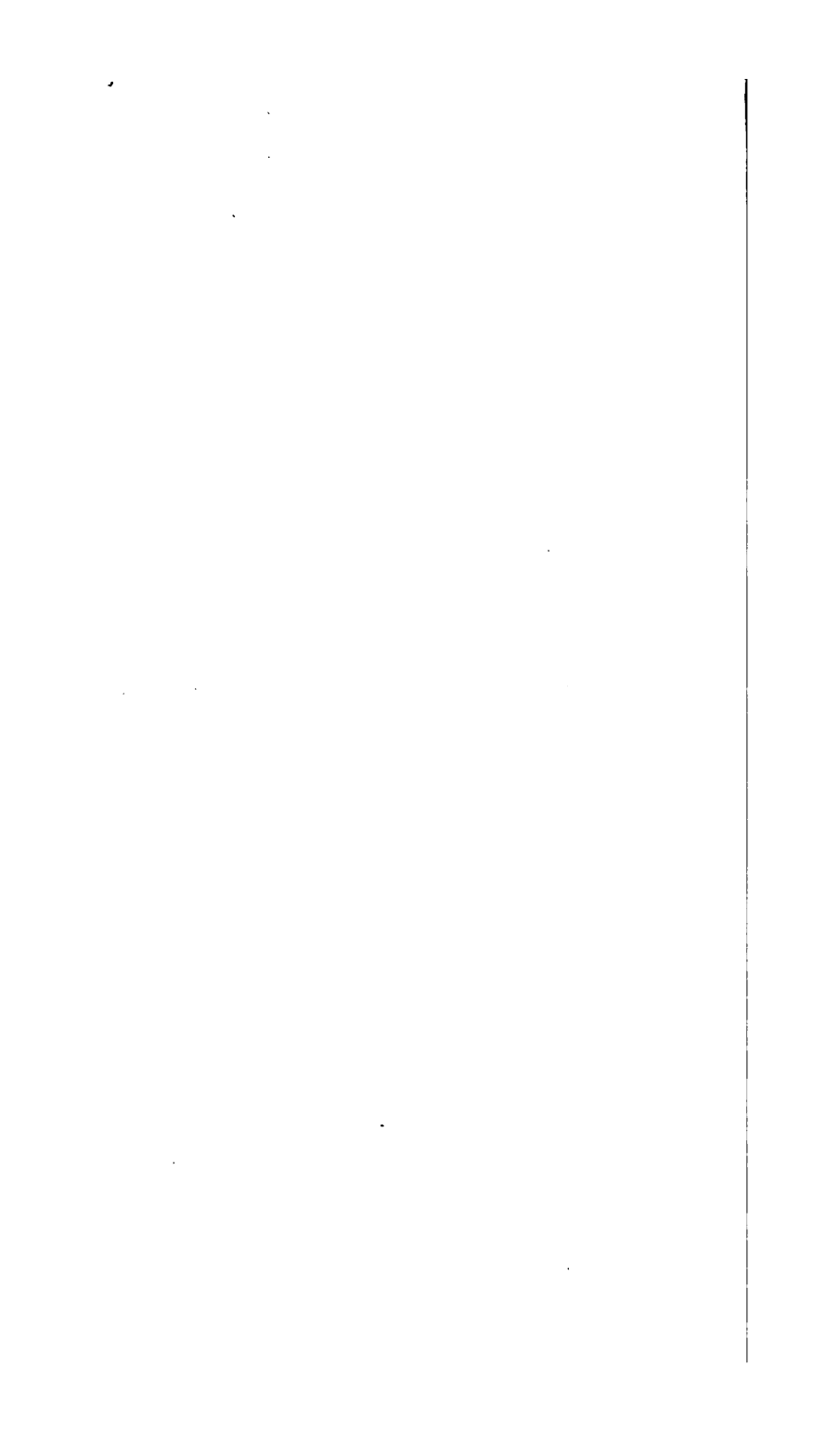
Porto, 1890 — Typographia Elzeviriana.

Antonio Feijó

Cancioneiro Chinez

PORTO
Magalhães & Moniz — Editores
1890

Ao meu amigo

Bernardo Pindella

... quelques extraits de ce délicat ***Livre de Jade*** *dont l'exotique parfum de ginseng et de thé se mêle à l'odorante fraîcheur de l'eau qui babille, sous un clair de lune, tout le long du livre.*

I.-K. Huysmans, **À Rebours.**

PRÉFACE

IL est d'usage en Chine, si l'on veut parler d'une pièce rare et précieuse, de la comparer à la pierre de Jade. Le titre seul de *Livre de Jade* est donc pour un lettré Chinois une promesse, et interdirait même au plus audacieux des commentateurs de douter de l'excellence d'un tel ouvrage: il est parfait dès la couverture, ou du moins il doit l'être. Il existe, assurément, peu d'auteurs qui se décernent d'autorité un pareil éclat de renommée; le pu-

blic lettré ne manquerait pas de ne pas partager le même avis. La postérité seule peut accorder les couronnes glorieuses qui parent les chefs d'œuvre, et personne n'ose contredire à son jugement.

Le *Livre de Jade* est donc un chef d'œuvre, s'il est une anthologie composée des pièces de nos poètes qui ont reçu le titre de Tsai-tseu, c'est-à-dire génie, et devient digne de l'admiration de tous les lettrés de l'univers. En parcourant ce livre précieux, j'ai lu en effet plusieurs œuvres de nos grands poètes tels que Li-Taï-Pé et Thou-Fou, qui passent à juste titre pour les véritables réformateurs de la poésie chinoise. Ils vivaient au huitième siècle, sous la dynastie des Tang, et ont laissé des œuvres inimitables. Que le lecteur lise les pièces de ces poètes, de préférence à d'autres, s'il veut connaître le goût et l'inspiration de notre poésie! Les anciens ont eu le privilège, en Chine aussi, d'exprimer d'une manière simple des sentiments que

les modernes ne parviennent pas à rendre avec autant de bonheur. La simplicité est une perfection que les lettrés recherchent avec un grand soin; mais il arrive souvent que leurs tentatives sont infructueuses. Il faut avoir le sentiment de la nature profondément gravé dans l'âme, et il n'y a guère que la nature qui le donne.

La poésie est le premier langage de l'humanité. Elle a en Chine la même origine que nos monuments écrits les plus anciens—on pourrait dire que les enseignements primordiaux ont été en vers, de manière à rendre le précepte agréable. Je n'oserais pas affirmer que les législateurs ont eu la pensée de captiver l'attention pour se l'attacher définitivement, quoique le succès des réformes sociales dépendent le plus souvent du choix des moyens; mais quelque logique que soit cette interprétation, je serais plutôt fondé à croire que nos premiers ancêtres ne connaissaient que la forme poétique. Cette opinion a un cara-

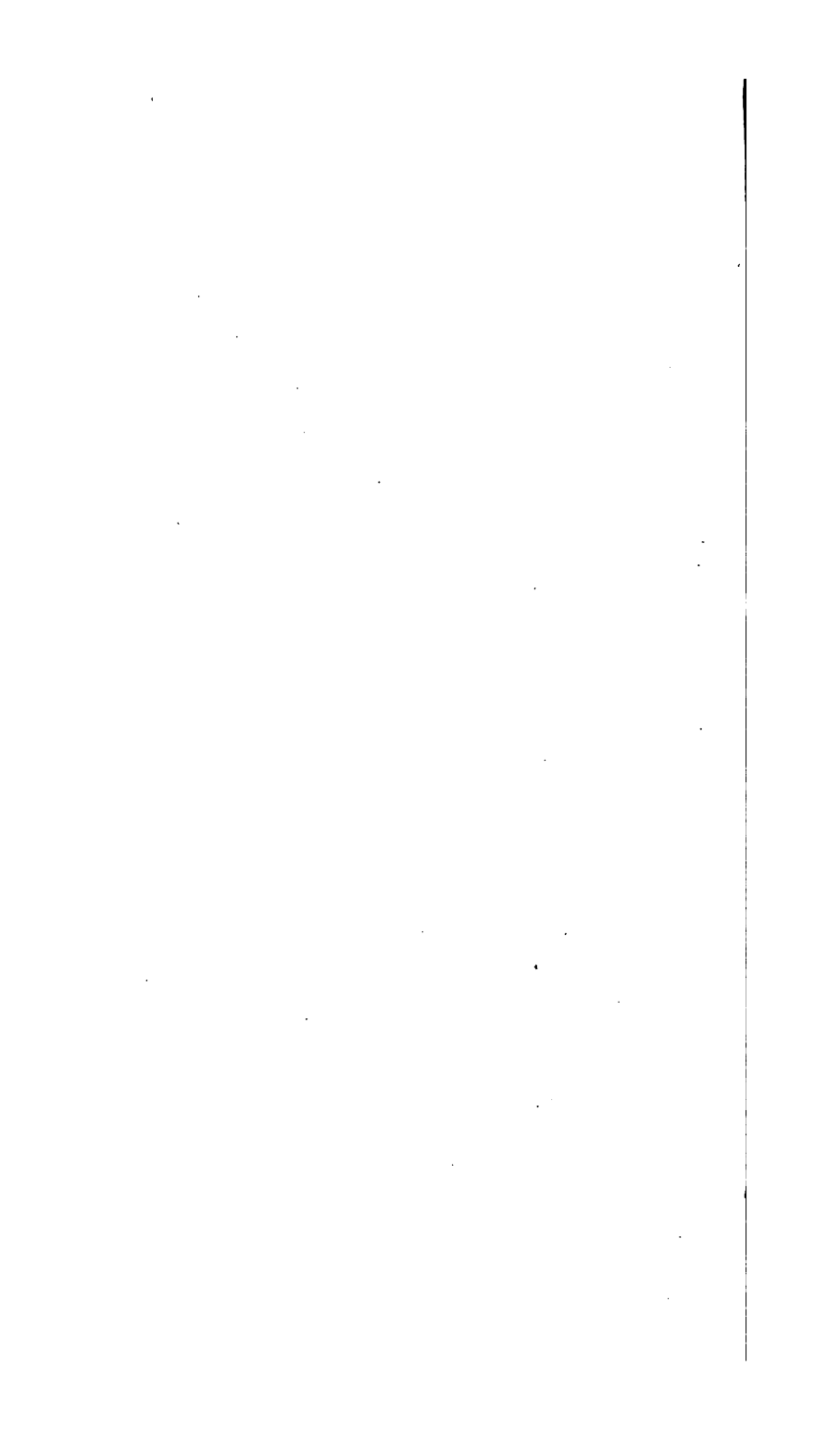
ctère qui plait à l'esprit--les anciens étaient en communication plus intime avec la nature, ils avaient l'âme plus libre, moins préparée; ils étaient plus «hommes» au sens psychologique du mot; ils tenaient moins au sol que nos modernes. Il est visible du reste que le lyrisme décroit à mesure que l'humanité vieillît; la simplicité se désagrège, la pensée devient plus difficile à exprimer: elle adopte de même que la mode des vêtements nouveaux qui lui font des costumes superbes, mais qui voilent les formes gracieuses et les plus nobles. C'est en effet la grâce et la noblesse qui sont les attributs particuliers de notre poésie la plus ancienne.

Nos poésies, principalement les odes, sont très difficiles à traduire et c'est vraiment une tâche ardue que d'entreprendre pareil travail. Cependant ces essais, quelque périlleux qu'ils soient, sont à encourager, et pour ma part je ne puis que feliciter les poètes qui ont eu la pensée généreuse

de traduire les œuvres les plus estimées de leurs confrères d'Extrême-Orient. L'époque à l'aquelle nous vivons est avide d'inconnu; l'inédit est son charme; embarrassée dans ses vieux souvenirs dont elle est lasse, elle veut de nouveaux horizons, de nouveaux peuples, de nouveaux empires, de nouvelles pensées. Il y a partout une fièvre d'espérances: les uns cherchent des étendues immenses pour y fonder des nations; d'autres pour exploiter des mines qui donneront de l'or à profusion: ceux-ci rêvent la gloire; ceux-là le commerce: tous enfin ont un programme et des ambitions—le plus souvent en désaccord, mais qui témoignent de l'ardeur des convoitises et de l'acharnement des prétentions. Tout est possible dans cet ordre d'idées; et s'il est permis de réserver son opinion sur l'efficacité des moyens, lorsque l'esprit doute un peu, il est juste de ne pas taire l'expression de la satisfaction éprouvée lorsque l'esprit ne doute plus. L'expor-

tation et l'importation des œuvres poétiques de deux grandes civilisations sont des moyens efficaces de cimenter entre les peuples la sympathie et le bon accord. Se traduire mutuellement ses chefs d'œuvre est le premier, le plus noble des échanges; il ne rapporte peut être pas immédiatement au point de vue du fisc, mais il contribuera beaucoup à en augmenter les revenus. Les poètes de l'antiquité faisant le tour du monde moderne et réconciliant les esprits les plus fiers et les plus susceptibles, n'est-ce pas une nouveauté inattendue, remplie d'imprévus charmants et de promesses délicieuses? La poésie, en somme, c'est l'harmonie—et de l'harmonie à la paix il n'y a qu'une nuance insensible.

Tcheng-Ki-Tong.

Primavera

A folha de salgueiro

Eu não adoro essa mulher formosa
que sonha na janella distrahida,
por viver n'uma casa sumptuosa
junto ao Rio Amarello construida...
— Amo-a porque uma folha melindrosa
deixou cahir na agua adormecida.

Tambem não amo a brisa do Levante
por me trazer a essencia virginal
da flôr do pecegueiro verdejante
que se vê na Montanha Oriental...
— Amo-a porque impelliu a folha ondeante
ao meu batel, nas aguas de crystal.

Nem amo a folha por me ter lembrado
a nova primavera que rompeu;
mas por causa d'um nome idolatrado
que essa joven mulher n'ella escreveu
com a doirada agulha do bordado...
E esse nome... era o meu!

A sombra da larangeira

A donzella que vive desde a infancia
a trabalhar na alcôva recatada,
se uma flauta de jade ouve a distancia
fica toda a tremer, sobresaltada.

É que n'aquella musica suave
pensa logo escutar, doce e distante,
a voz serena, como um trilo d'ave,
d'alguem que deve ser moço e galante.

E se atravez da preciosa esteira
que na janella impede o sol d'entrar,
vem a sombra da espessa larangeira
no seu regaço virginal brincar,

— toda córada como um fructo ardente,
na delicia do sonho em que se enreda,
pensa que alguem, voluptuosamente,
lhe despedaça a tunica de seda...

Diante do espelho

Sentada ao pé do espelho reluzente
está fitando a Lua a fulgurar;
mas da janella o roseo transparente
intercepta as caricias do luar...

Parecia que tinham espalhado
no aposento discreto e silencioso,
sobre o nitido chão, pulverisado,
mil pedaços de marmore precioso.

E em vez de pentear, languida e bella,
os seus cabellos sobre o collo nú,
enrola o transparente da janella
feito de finas hastes de bambú.

A Lua appareceu mais deslumbrante
na amplitude da Noite illuminada,
como a mulher que deixa n'um instante,
cahir aos pés a tunica bordada...

A flôr de pecegueiro

A melindrosa flôr de pecegueiro
deixei-a como dádiva d'amores,
a essa que tem o rosto feiticeiro
e os labios côr das purpurinas flôres.

Prendi uma andorinha, e com discretas
fallas, deixei a timida avesinha
a essa que tem as sobrancelhas pretas,
eguaes ás duas azas da andorinha.

Estava no outro dia a flôr pendida,
e a ave em liberdade esvoaçava
sobre a azulea montanha humedecida
onde o Genio das flôres habitava.

Mas nos seus labios, como a flôr abrindo,
conserva a mesma rosea carnação,
e não voaram, pelo azul fugindo,
as azas negras dos seus olhos, não!

O mau caminho

Vejo um bello caminho marginado
de verdejantes arvores frondosas,
todo em sombras discretas mergulhado
e coberto de moitas olorosas.

Mas de que vale esse caminho estreito
em cuja sombra o meu olhar demoro?
Sei muito bem que elle não vae direito
á habitação d'aquella a quem adoro.

E aquella a quem adoro e por quem érro
não póde nas estradas caminhar...
logo ao nascer, em borzeguins de ferro
os niveos pés fizeram-lhe moldar!

E ninguem sabe que torturas soffre
nem que desgosto o meu amor pressente!
— quando nasceu, fecharam-lhe n'um cofre
o pequenino coração tremente...

As perolas de jade

Vi passar uma vez perto de mim,
dos arbustos na álea verdejante,
a primeira mulher do mandarim
Lo-Wang-Li, radiosa e triumphante.

Quando o cavallo a trote desfilava,
junto do lago onde surgiu primeiro,
o clarão do luar esbranquiçava
as reluzentes folhas do salgueiro.

Deixou cahir do seio, como estrellas,
as perolas d'um fio alvinitente,
alguem foi logo cubiçoso erguêl-as,
e guardou-as, partindo alegremente.

E eu que só via o rosto feiticeiro
d'essa mulher, tão branco e delicado
como o luar nas folhas do salgueiro,
— parti, levando o coração golpeado!

A uma mulher formosa

Nas limpidas canções que me inspiraste,
ao som da flauta d'ebano cantadas,
narrava as minhas maguas desoladas,
mas tu não me escutaste!

Depois compuz estancias primorosas,
que lêste sem carinho e sem ternura,
lançando ao rio as paginas famosas
onde eu cantava a tua formosura.

Quiz ser então mais fino e mais amavel:
dei-te um presente fabuloso e raro,
uma enorme saphira, comparavel
a um ceu nocturno immensamente claro.

E em paga d'essa joia deslumbrante,
d'esse primor, d'uma riqueza louca,
mostraste-me, sorrindo um só instante,
as pequeninas perolas da bôca...

Navio distante

N'uma gaze ligeira as nevoas envolviam
do gracioso navio os movediços flancos,
e as espumas, lambendo-o em torno, pareciam
d'uma bôca entreaberta os dentes muito brancos.

O sol que no horisonte em chammas se elevava,
sobre as aguas sorria, incendiado e loiro;
e o mar sereno, á luz radiante, semelhava
um estendal de seda azul franjado d'oiro.

Nadam peixes, fazendo á superficie clara
em perolas brotar globulos de mil côres;
e em flocos estoirando, ondas que o dia aclara,
vão de manso embalar a esguia Nau das Flôres.

Contorce-se de dôr meu coração fitando,
tão distante de mim, junto á margem ridente,
esse esbelto navio, á luz irradiando,
preso por um cordão de seda unicamente.

Porque é lá, n'esse lado agreste e pittoresco,
onde tudo floresce e a angustia não persiste;
porque é lá onde o vento é perfumado e fresco
e a Primavera em flôr eternamente existe.

Com o leque marcando o rhythmo e o compasso,
principio a cantar, tremente de emoção,
e á primeira andorinha a esvoaçar no espaço
vou pedir-lhe que leve ao largo esta canção.

Lanço ao mar uma flôr, presa d'horriveis maguas,
que o vento ha de impellir junto da Nau fundeada;
a flôr, postoque morta, embala-se nas aguas...
só eu canto a chorar com a alma desolada!

Sobre o rio marginado de flôres

Uma só nuvem pelo ceu vagueia!
nas aguas passa o meu barquinho esguio...
Mas de repente surge a Lua-cheia
no ceu azul e sobre o azul do rio.

É menos densa a nuvem que persiste
no ceu, menos escuro e tenebroso...
Tambem meu coração é menos triste
        no barco silencioso!...

A flauta mysteriosa

Sobre as flôres e as rosas perfumadas,
na viração que rumoreja incauta,
escutavam-se as notas inspiradas
d'uma longiqua e mysteriosa flauta.

Para corresponder, n'esse momento,
cortei um ramo de salgueiro, e disse
com intima ternura e sentimento,
uma canção de virginal meiguice.

E á noite, quando tudo é socegado,
as aves escondidas na folhagem,
ouviam esse dialogo travado
na sua maviosissima linguagem...

O pescador

Derreteram-se as neves nos outeiros;
a ameixieira em perfumes se desata;
parecem d'oiro ás folhas dos salgueiros,
e ao sol brilham os lagos como prata.

É a hora melancolica e sagrada
das tenues borboletas multicôres,
repoisarem a fronte avelludada
no pequenino coração das flôres

O pescador crestado e musculoso,
do seu barquinho immovel, atirava
a rede sobre o lago silencioso,
que a superficie limpida quebrava.

Veio-lhe á idéa aquella creatura
que ficou na janella, á sua espera,
como a andorinha delicada e pura
no brando ninho que d'amor tecera.

E assim, com esse firme pensamento
na companheira que ficou sósinha,
vae regressar levando-lhe o sustento,
como o esposo da timida andorinha...

Indo para Tchi-li

Fui sentar-me n'um tronco abandonado
que n'uma ourela do caminho havia,
d'esse grande caminho empoeirado
que para Tchi-li se dirigia.

Os meus sapatos pareciam d'aço
esta manhã, brilhantes como espelhos;
andei apenas um pequeno espaço
e encheram-se de pó, parecem velhos.

Logo ao partir, insectos iriados
voavam ao sol, e as brancas margaridas
contavam-se nos valles aos punhados,
como divinas perolas perdidas.

Agora é tarde. Os prados e as collinas
vão nas sombras do poente mergulhando,
e as andorinhas tremulas, franzinas,
muito rentes do chão, passam em bando.

Chamam-se os corvos a grasnar; começa
o repouso solemne; e os viandantes,
com a trança enrolada na cabeça
dirigem-se ás herdades fumegantes.

Eu tenho ainda, caminhando agora,
uma enorme distancia a percorrer;
mas hei de, absorto, pela estrada fóra
uma grande poesia conceber...

Uma grande poesia desolada
como o espirito meu sem companheiro,
n'um rhythmo bem difficil trabalhada,
para o caminho percorrer ligeiro,

julgando curta a solitaria estrada!

Estio

O leque

Estava a Noiva timida e formosa,
na primeira manhã do seu noivado,
na pequenina alcova silenciosa
onde abraçara o seu Esposo amado.

Graciosa, o leque de charão agita,
desopprimindo o suffocado peito;
mas n'elle, por acaso, estava escripta
uma phrase que tinha este conceito:

«Nos dias de calor, em pleno estio,
o meu frescôr suavissimo appetece...
chega o rigor do inverno, chega o frio,
e toda a gente me desdenha e esquece.»

A Noiva leu; e n'isto, de repente,
ergueu o olhar turbàda e pensativa...
Deixou-a aquelle distico innocente
n'uma vaga tristeza apprehensiva.

«É moço, diz, o meu amado Esposo;
por isso vem n'este primeiro ardor,
refrigerar seu coração fogoso
nas caricias subtis do meu amor.

Mas quando tiver frio o coração,
e n'elle a chamma juvenil pereça,
quando fôr sem desejo e sem paixão,
talvez um dia me desdenhe e esqueça...»

O Imperador

O moço Imperador está sentado
n'um throno d'oiro e pedrarias bellas:
é como o sol no meio das estrellas,
dos seus illustres mandarins cercado.

Os mandarins discutem gravemente,
mas o Filho do Ceu não os ouvia...
Todo o seu pensamento se perdia
pela janella entreaberta em frente.

No pavilhão de porcelana estava,
entre as damas da augusta comitiva,
a Imperatriz, como uma flôr altiva
que de viçosas folhas se elevava.

Pensa no Esposo amado, e com desgosto
—«Vem hoje tarde o Imperador!»—murmura...
N'esse momento a aragem mansa e pura,
embebida no aroma do seu rosto,

beija, ondulando, o moço Imperador,
que o solemne conselho presidia...
Então, na deslumbrante pedraria
dos seus vestidos, cheio de esplendor,

diz o Filho do Ceu, d'olhos parados:
—«Vem d'ella este perfume!»—e n'esse instante,
partiu direito ao pavilhão distante,
abandonando os mandarins pasmados!...

A escadaria de jade

Do plenilunio á dôce claridade,
formosa e moça, a Imperatriz subia
a grande escada artistica de jade,
que o relento da noite humedecia.

A fimbria do vestido, que tocava
muito de leve nos degraus sem fim,
n'esse beijo tenuissimo egualava
a côr do jade á alvura do setim.

O luar vagabundo e somnolento
tinha invadido a camara tranquilla,
e n'aquelle immortal deslumbramento
a Imperatriz extatica vacilla...

Nas cortinas, as perolas doiradas,
andavam n'um radioso turbilhão,
em diamantes enormes transformadas,
disputando esse esplendido clarão.

E no chão marchetado e reluzente,
na ineffavel brancura do luar,
parecia que andava doidamente
uma ronda d'estrellas a dansar!

Á sombra das arvores

Essas, que foram bellas n'outra edade,
sob as copadas folhas do arvoredo,
recordam a longiqua mocidade
e fallam entre si como em segredo:

—«Dizem-nos velhas, e que a edade agora
nossos cabellos virginaes prateia;
que o nosso rosto illuminado outr'ora,
já não resplende como a lua-cheia.

Quem sabe? Será isto porventura
maledicencia perfida d'alguem?
Com certeza nenhuma creatura
sabe a si propria conhecer-se bem.

O Inverno póde estar do lado opposto
do nosso espelho, que não deixa vêl-o,
só para o brilho nos tirar do rosto,
e as nossas tranças polvilhar de gêlo!» —

Os sabios dansam

Ao som da flauta, aos homens que passavam
cantei uma canção;
mas nunca me entendiam, nem prestavam
a minima attenção...

Erguendo então a flauta, abri os labios
para o ceu a cantar;
mostravam grande regosijo os Sabios
nas nuvens a dansar.

E agora os homens já me entendem, quando,
tocado de saudade,
vou as minhas canções acompanhando
com a flauta de jade.

A flôr vermelha

Trabalhando á janella tristemente,
piquei um dedo, e a flôr que então bordava,
mais alva do que a neve, de repente
em uma flôr vermelha se tornava.

Não sei como, pensei, que phantasia!
n'esse que foi bater os revoltados,
e que era d'elle o sangue que corria...
— Senti de pranto os olhos marejados.

Depois ouvi o estrepito distante
d'um cavallo de guerra a galopar;
levantei-me soberba e triumphante...
— Era o meu coração a palpitar!

Voltei de novo a trabalhar, scismando;
e as lagrimas ardentes que chorava,
iam, a pouco e pouco, recamando
de perolas o estofo em que eu bordava.

Olhando a Lua

Oiço cantar no meu jardim florido
uma mulher ditosa...
e sem querer, no azul indefinido
fito a Lua radiosa.

Nunca pensei no acaso de encontrar
essa mulher suave,
que no jardim visinho oiço cantar
como um gorgeio d'ave.

E fico a olhar na abobada infinita
a Lua vagabunda,
pensando que o luar tambem me fita
n'um raio que m'inunda.

Fecho os olhos se passam bruscamente
os morcegos voando;
mas está sobre mim continuamente
a Lua dardejando.

Dos Poetas nos olhos rutilantes
espelha-se o luar,
como na escama dos dragões brilhantes
— esses Poetas do mar.

O adeus

Foi para a guerra o Grande Chefe. A Esposa,
no momento solemne da partida,
deu-lhe um lenço de sêda côr de rosa,
que elle beijou na extrema despedida.

— «Leva comtigo esta lembrança. N'ella
vão bordadas as lettras do teu nome;
volta, que a ausencia o coração flagella,
mas volta em breve, que o soffrer consome.

Repara: a lua-cheia, a cada hora,
perde um pouco da sua redondeza;
assim o Tempo, áquella que te adora,
irá roubando o encanto da belleza...» —

Luar nas aguas

Vem das aguas surgindo a lua-cheia;
o mar parece um disco de metal.
Varios amigos, no batel que ondeia,
vão esgotando as taças de crystal.

Alguns, fitando as nuvens luminosas,
sobre os montes, á Lua, baloiçadas,
dizem que são as languidas Esposas
do Imperador, que passam desmaiadas,

nos seus amplos, riquissimos vestidos
ensopados em ondas de luar...
outros porém affirmam, convencidos,
que são bandos de cysnes a voar...

Pensando n'Ella

No coração da Noite em que se lança,
a Lua branca e pallida vacilla,
como n'um leito azul onde descança
amorosa e tranquilla...

Sobre o lago feliz e transparente,
como um bafejo preguiçoso e brando,
passa e repassa a viração dormente
pelas aguas cantando...

Que divina harmonia, esta divina,
esta sublime, eterna conjuncção,
de tudo quanto a Natureza inclina
a uma intima união!

Mas as coisas que foram consagradas
para os sonhos do Amor, para os revezes,
quasi sempre se encontram separadas,
e unem-se poucas vezes!...

Sobre o rio Thchú

O meu barco deslisa mansamente
sobre as aguas do rio...
Eu vou fitando a murmura corrente.

Muito longe, no azul extenso e frio,
correm as nuvens silenciosamente...

O ceu está nas aguas; quando passa
uma nuvem e encobre o olhar da Lua,
vendo no rio a sombra que perpassa,
cuido que o barco pelo azul fluctua!...

E sonho e penso e phantasio então,
com a mente em chimeras embalada,
que tambem no meu doido coração
dôcemente se espelha a minha amada!

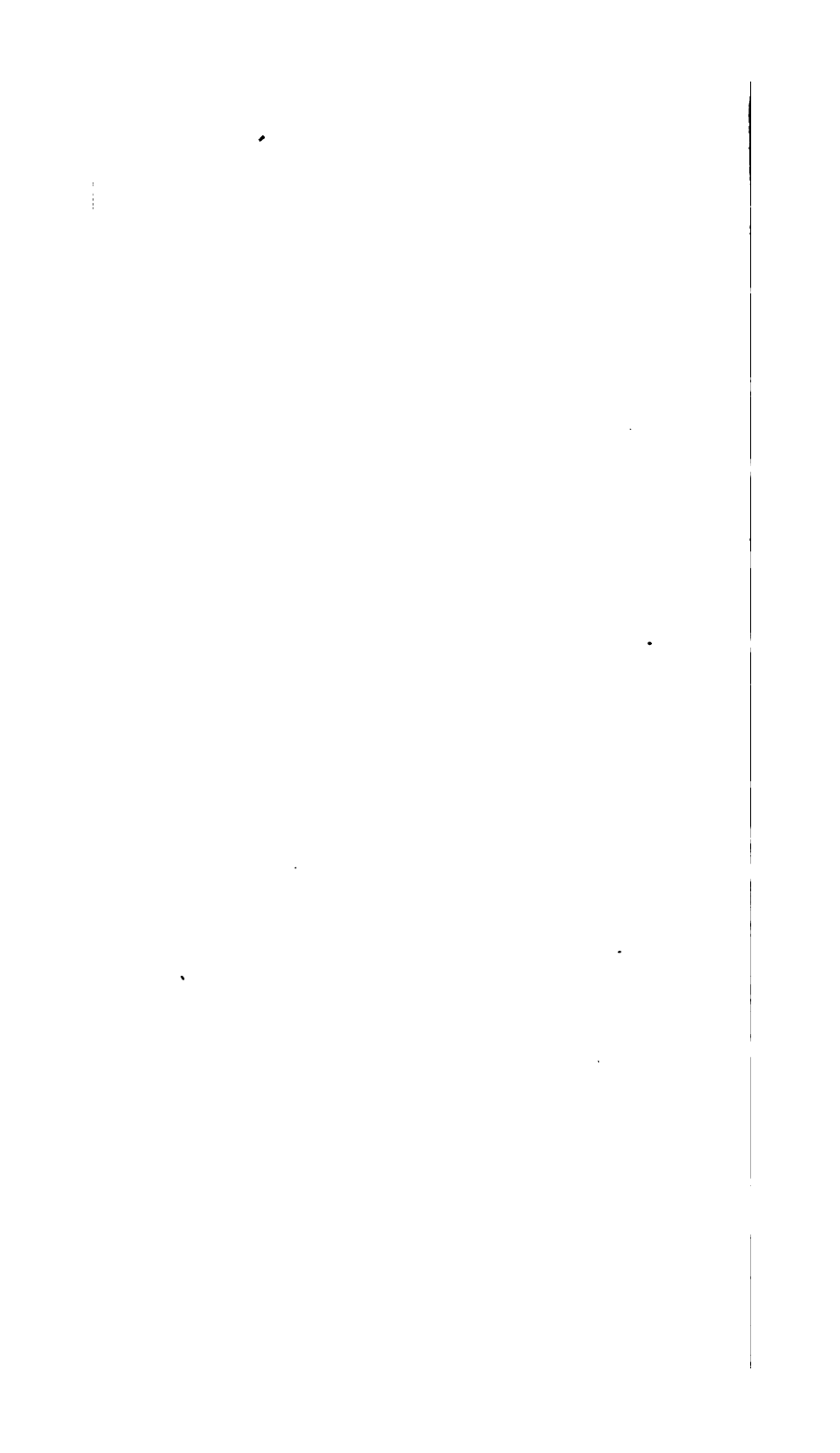
A rir da Natureza

O lago é comparavel
a uma taça que houvesse trasbordado,
— diaphano, purissimo, ineffavel...

Nas margens, lado a lado,
os esguios bambús tomam aspectos
d'estranhas, perfeitissimas cabanas,
a que os grandes arbustos formam tectos
estendendo a ramagem sobre as canas.

D'entre as flôres, rochedos ponteagudos
emergem para os ares,
com os contornos asperos e agudos
de terriveis pagodes singulares.

— E no seu barco o Poeta navegava
a rir perdidamente,
por vêr que a Natureza copiava
os homens, servilmente...

Outomno

Pensamentos do outomno

Voltam as chuvas outra vez, copiosas!
o velario do ceu, todo enlutado,
chora a ausencia das tardes luminosas
e o tempo formosissimo passado.

O tedio envolve o espirito, coberto
n'um veu pesado, como nevoa espessa;
não se póde sahir; meio desperto
o Pensamento a divagar começa.

É a hora solemne e consagrada
para deixar sobre o papel cahir
toda a grande poesia amontoada,
que o estio faz nos corações florir.

Assim tambem do arbusto rescendente,
ao claro sol do outomno ainda sorrindo,
na sombra do pomar, naturalmente
os fructos sazonados vão cahindo.

Vamos! embora desalentos sinta,
molhando em vinho os labios sequiosos,
todas as vezes que embeber de tinta
os meus pinceis macios e nervosos,

não deixarei que o vivo Pensamento
como espiral de fumo se desfaça...
O Tempo dura apenas um momento
e mais veloz do que a andorinha passa!

Casa no coração

O incendio devorou inteiramente
a casa onde eu nasci;
para esquecer o tragico accidente
embarquei e parti.

Ao som da flauta d'ebano esculpida,
cantei á Lua, que no azul boiava;
mas a Lua velou-se entristecida
n'uma nuvem ligeira que passava.

Voltei-me então para a Montanha, e nada
me inspirou a Montanha êrma e sombria...
Decerto foi no incendio devorada
da minha infancia a limpida alegria!

Curvei-me sobre o mar, já desvairado...
assaltava-me a idêa de morrer,
quando passou, n'um barco illuminado,
uma formosa, extatica Mulher.

E n'essa apparição todo embebido,
pensei, no turbilhão das minhas maguas,
que era a Lua, do azul indefinido,
a reflectir-se no lençol das aguas.

Mas logo murmurei: se Ella quizesse,
dentro do seu franzino coração,
sem sombra de pezar, talvez pudesse
reconstruir a minha habitação!

A flauta do outomno

Longe da patria, oh misero viageiro,
pobre e sem ter uma affeição leal,
nem ouves sob o tecto hospitaleiro
a musica da lingua maternal!

No emtanto o estio é bello; a Natureza
allivia as agruras d'essa vida;
e a linguagem das aves na deveza
já não é para ti desconhecida.

Mas se a voz das cigarras annuncia
— flauta do outomno — que o verão morreu;
quando vires a agreste ventania
accumulando as nuvens pelo ceu,

— cerrando o olhar, no teu isolamento,
a dôr que has de sentir não tem egual...
e deixarás o triste pensamento
fugir, voar para o paiz natal!

Passeio no campo

Das bandas do Levante
o claro sol do outomno atravessava o prado,
mas por traz da montanha d'oeste, incendiado,
succumbe n'este instante.

Na lacca extensa e fria
do ceu, resta um clarão: nuvens que o sol colora...
Com certeza por traz d'essa montanha agora
vae despontar o dia.

Das arvores fronteiras,
que a ferrugem devora e inteiramente veste,
cahem na viração da tarde rude e agreste
as folhas derradeiras.

Soltando intimos ais
vôa a cegonha viuva ao solitario ninho,
julgando ir encontrar de novo esse carinho
de quem não volta mais.

Os corvos a grasnar
procuram do arvoredo a solidão espessa,
emquanto para a noite esplendida começa
a accender-se o luar...

A folha na agua

No fremito do vento arrebatada
cae sobre as aguas uma folha verde,
e na vaga translucida embalada
a pouco e pouco se desvia e perde.

D'aquelle amor, no coração tristonho,
nenhum vestigio o Tempo conservou;
fugiu de mim esse terrivel sonho,
e como a folha verde se afastou.

Mas em frente do lago murmurante
sinto não sei que pungitivas maguas,
vendo a folha a boiar, já tão distante
do salgueiro inclinado sobre as aguas.

Porque motivo? D'esse amor trahido
nem já revejo a sua imagem morta...
e não sei que desgosto indefinido,
nem que triste saudade me transporta.

Mas vendo a folha que boiava ao largo,
ao pé do arbusto em que nasceu, voltar,
penso que nunca o soffrimento amargo
d'esse perdido amor póde acabar...

O pavilhão de porcelana

De porcelana verde e nacarada,
no lago, o esbelto pavilhão se erguia,
para o qual uma ponte recurvada
como dorso d'um tigre conduzia.

Varios amigos bebem lentamente,
n'esse elegante pavilhão reunidos,
taças d'um vinho capitoso e ardente,
de sêda clara e de setim vestidos.

Trocam, sorrindo, espirituosos ditos,
versos compondo e rimas combinando,
e inclinam os chapeus, e esquecem ritos,
as mangas do vestido arregaçando.

E no espelho do lago silencioso,
em que a ponte de jade reflectida
parecia o crescente luminoso,
— varios amigos que o prazer convida

a beber pelas taças espumantes,
conversam no invertido pavilhão,
com os amplos vestidos fluctuantes
e as cabeças voltadas para o chão.

Canção no rio

Para me distrahir, tenho um thesoiro,
— consolação nas maguas do destino:
a minha flauta marchetada d'oiro,
o meu barquinho delicado e fino.

Se a angustia me persegue, e a soledade
esmaga o meu espirito annuveado,
— como a planta que sem difficuldade
limpa qualquer tecido ennodoado,

— o vinho claro, o vinho generoso,
extingue e apaga em nosso coração
as angustias d'um peito desditoso,
e a magua de qualquer desillusão.

Tendo um batel no rio, optimo vinho,
e da Mulher as affeições leaes,
o Homem, este sêr triste e mesquinho,
é semelhante aos Genios immortaes.

O Batel das Flôres

Essa mulher que vez n'aquella barco,
é moça e bella. As sobrancelhas pretas
parecem, na elegancia do seu arco,
as antennas subtis das borboletas.

Versos improvisando e rimas puras,
que ao som da sua flauta concebia,
entre os astros e as nuvens, nas alturas,
os Sabios impassiveis commovia.

«Flôr esquecida, que tombou no lodo,
ninguem, junto de mim, ousa parar...
e os que passam, afastam-se de todo,
sem um suave, enternecido olhar...

Os arrozaes na humida campina
são mais felizes, são... E alguem, decerto,
quando os trigaes florescem, imagina
vêr nos meus labios o sorriso aberto!

Mas o riso suave d'outros dias
já não póde em meus labios florescer...
instrumento de impuras alegrias,
joguete lamentavel de prazer,

se algum desconhecido viandante,
desprende a amarra do Batel das Flôres,
pensa que leva um sonho fascinante
e sómente conduz as minhas dôres!»

No meio do rio

No meu batel que o rio socegado,
ondulando, baloiça levemente,
passeio todo o dia, descuidado,
até ao sol poente.

Contemplo sobre as aguas esbatida
a sombra das montanhas, e adivinho
que não tenho outro amor na minha vida,
além do amor do vinho.

A taça de crystal vejo-a bem perto
e repleta de vinho até á borda...
Assim tambem meu coração desperto
d'alegria trasborda.

Outr'ora no meu peito havia maguas,
soffrimentos crueis, dôres estranhas,
mas hoje apenas vejo sobre as aguas
a sombra das montanhas...

Canto das aves, á tarde

Da viração embalsamada e pura,
entre o murmurio delicado e brando,
de ramo em ramo, na floresta escura,
andam as aves joviaes cantando.

Sentada ao pé da florea gelosia,
a olhar para os bordados multicôres,
menina e moça, os passaros ouvia
chamando alegremente os seus amores.

E erguendo a vista que a saudade impelle,
com os braços inertes, lentamente,
fugiu-lhe o pensamento para Aquelle
que ha longo tempo se conserva ausente.

«As aves, á noitinha, todas ellas
vôam na selva e encontram-se a cantar,
mas lagrimas choradas por donzellas
os ausentes não fazem regressar!»

E no seu braço reclinando a fronte,
a olhar para o finissimo bordado,
passou-lhe, como nuvem no horisonte,
esta idéa no espirito enlutado:

—«Nas vestes de setim que lhe destino
hei de bordar uma inspirada peça;
os versos commovidos que imagino,
talvez o façam regressar depressa...»—

Da janella occidental

A' frente d'um exercito aguerrido,
no estrepito dos hymnos marciaes,
correndo atraz da gloria, meu marido
partiu para os distantes arraiaes.

Nos primeiros momentos, nem saudade,
nem sombra de pezar me entristecia...
Reconquistava a antiga liberdade,
e portanto exultava d'alegria.

Mas hoje, vejo as folhas amarellas
dos salgueiros, que o sol já tem crestado,
e na sua partida, todas ellas
eram d'um verde tenro e delicado...

Quem me dera saber se meu marido
tambem acaso se julgava assim,
feliz e alegre por me ter fugido,
e tão distante se encontrar de mim!...

O cão do vencedor

Na grande guerra eu tinha combatido
sob o Estandarte Negro dos antigos;
pelejei com denodo e fui ferido,
mas victimei centenas d'inimigos.

Finda a batalha, em meio do destroço,
corri o campo, abandonado emfim,
seguido do meu cão, rijo molosso,
que lealmente se bateu por mim.

E mostrando-lhe o corpo inanimado
dos vencidos, bradei com alegria:
«Devora! é teu este manjar sagrado!
Bebe!» e apontei-lhe o sangue que corria...

Mas o nobre animal não procurava
esses despojos vis que eu tinha feito,
e afflicto e ardente o seu olhar cravava
nas feridas abertas no meu peito.

Era o meu sangue victorioso e quente
que elle invejava, em ancias devorantes,
e eu estendi-lhe o peito heroicamente,
como rubidas taças fumegantes!

Inverno

A folha branca

Na mão esquerda a fronte reclinada,
horas fitando a alvura do papel,
a folha permanece immaculada,
e a tinta vae seccar-se no pincel.

Creio que o meu espirito adormece...
se porventura não desperta mais?
Vou pelos campos, que o sol doira e aquece,
orvalhar-me nos frescos vegetaes;

d'um lado, surgem mattas verdejantes,
e graciosas montanhas do outro lado,
polvilhadas de neves rutilantes,
côr de nacar ao sol purificado.

Mas as nuvens correndo pelo espaço,
vão encobrindo o azul indefinido...
Volto de novo accelerando o passo,
pelo grasnar dos corvos perseguido.

E outra vez, com a fronte reclinada,
scismo fitando a alvura do papel...
e a folha permanece immaculada,
immaculada sob o meu pincel...

O albergue

Deitei-me n'esse albergue miseravel
para um momento apenas repoisar;
pelo quarto, suavissima, ineffavel,
escorria a brancura do luar...

Imaginei, ao vêr tudo inundado
d'essa luz macilenta e fugidia,
que tivesse talvez alli nevado,
porque a noite era limpida, mas fria.

Ergui á Lua os olhos doloridos,
torturado por intimo soffrêr,
e pensei nos paizes esquecidos,
nos estrangeiros que eu iria vêr.

Depois, baixei a fronte macerada,
recordando os amigos que deixei,
a sonhar com a Patria abandonada,
que nunca mais, que nunca mais verei!...

O exilado

É' soberba, elegante, presumida,
a Mocidade alegre e descuidosa;
por isso a gente moça anda vestida
quasi sempre de verde ou côr de rosa.

Assim tambem os prados reverdecem
na primavera, ao Sol cheio d'ardores,
as hervas nascem, os jardins florescem,
e os pecegueiros toucam-se de flôres.

Mas Aquelle que vive expatriado,
embora esteja no verdôr da edade,
traz negros os vestidos, e enlutado
o coração nas trevas da saudade...

Os cabellos brancos

Os gafanhotos verdes apparecem
quando os trigaes rebentam da humidade;
assim, se as bellas estações florescem,
folga rindo e bebendo a mocidade.

Mas esses, cujo espirito se eleva,
cobre-os bem cedo um funerario veu,
porque as nuvens pesadas, côr da treva,
já vão subindo pelo azul do ceu.

As negras andorinhas vão-se embora,
quando as cegonhas brancas vem correndo;
assim tambem ás tranças côr d'amora,
vão os cabellos brancos succedendo.

É isto a regra, a norma invariavel,
a unica lei que existe sobre a terra,
como no ceu profundo, inalteravel,
uma só Lua o seu olhar descerra...

Tristezas do Lavrador

A neve cae na terra lentamente
como nuvem de brancas borboletas;
o Lavrador encosta a enxada, e sente,
n'um intimo soffrer, maguas secretas,
a comprimir-lhe o coração paciente.

Contempla a terra, triste e desolado,
a terra, a sua enamorada amante,
a quem nas tardes de calor, curvado,
cheio d'esp'rança e d'estremecimentos,
confiava a semente fecundante
e consagrava os ternos pensamentos.

Depois, quando a semente germinava,
nas ardencias do estio abrasador,
com as searas floridas, encontrava
      os pensamentos em flôr...
Porém agora a terra é silenciosa
e triste, como viuva lacrimosa
occulta no seu veu desolador!

Bebendo em casa de Thu-Fu

D'um vinho ricamente fabricado
enchi a taça preciosa e bella,
mas quando a quiz beber, tinha-a entornado
o vento que soprava da janella.

As chuvas torrenciaes que nos alagam,
são as taças vertidas pelo vento
dos Sabios immortaes, que se embriagam
entre as nuvens, no azul do firmamento,

Mas o Sol, aspirando nas campinas
os orvalhos e os rios naturaes,
enche de novo as taças crystallinas
para o festim dos Genios immortaes.

E n'esta casa ainda estão repletas
taças bastantes para que eu, emfim,
possa beber, glorificando os Poetas,
ou celebrando o Imperador Ta-Ming.

As mulheres do Mandarim

A Esposa:

Tem vinho a taça, um vinho côr de mel!
no prato ha ninhos d'andorinha... É certo,
que sempre, e em toda a parte, ao longe e ao perto,
á Esposa foi o Mandarim fiel.

A Concubina:

Tem vinho a taça, com doirados brilhos!
no prato ha gansos preciosos... Sim!
se a legitima esposa não tem filhos,
procura a concubina o Mandarim.

A Servente:

Tem vinho a taça, um vinho que flammeja!
sorri no prato esplendida iguaria...
Quem é, que importa? o Mandarim deseja
uma mulher diversa em cada dia.

O Mandarim:

Já não tem vinho a taça, novelleiras!
e sobre a mesa o prato está vasio...
Não zombeis, creaturas chocalheiras,
d'um pobre velho, aniquilado e frio!

Esposa honesta

Tenho presente as joias que me déste:
bem que desvie o olhar, meu coração,
não sei porquê, mas todo se reveste
da mais estranha e viva commoção.

Pônho um momento as perolas, e logo,
se não me engana o meu olhar perdido,
dá-lhes um tom rosado e côr de fogo
o vermelho setim do meu vestido.

8

Ah, se eu te visse antes de ser casada!
Que inalteraveis dias de ventura!
Mas hoje a minha vida está ligada...
foge, esquece-me... exige-o esta amargura...

Vês estas minhas lagrimas trementes
no immenso mar da angustia em que fluctuo?
São essas duas perolas fulgentes,
que tu me déste, e emfim te restituo...

Coração triste, fallando ao Sol

Vejo as folhas das arvores, no outomno,
logo aos primeiros vendavaes cahir,
e sem pezar, n'um intimo abandono,
só, como as vi nascer, vejo-as partir.

No coração as lividas tristezas
projectam sombras, como os altos montes
ennoitecendo os valles e as devezas,
ao pôr do sol, nos vastos horisontes.

Aos halitos do inverno agudo e frio
tornam-se as aguas em crystaes de prata,
mas um raio de sol, no ardor do estio,
muda os crystaes em limpida cascata.

Quando o estio voltar, hei de ir sentar-me
no rochedo mais ingreme e escarpado,
para que tu, oh Sol, vindo banhar-me,
possas fundir meu coração gelado!

As flôres e os pinheiros

Vi os altos pinheiros combalidos
sobre a elevada e solitaria selva,
e pelos valles os vergeis floridos
a ostentar-se na relva.

Estavam rindo as pequeninas flôres,
comparando os seus calices vermelhos,
ás taciturnas, desoladas côres
dos pinheiros já velhos.

Ao côro, insectos juntam-se, lascivos...
Mas uma vez, na madrugada leve,
encontrei os pinheiros pensativos,
todos brancos de neve.

Lembrei-me então d'olhar, entre as neblinas,
da montanha nos ingremes pendores,
mas já não vi nas humidas campinas
as zombeteiras flôres...

O Pavilhão do Rei

O moço Rei de Teng enamorado
habitava n'um rico pavilhão,
proximo ao grande rio edificado,
d'uma elegante e fina construcção.

Tinha joias, bordados de mil côres
nos seus bellos, riquissimos vestidos,
mas hoje, esses antigos esplendores,
dormem em cofres d'ebano esquecidos.

E em festa ha pouco, silenciosa agora,
só entram n'essa casa abandonada,
a triste chuva que de noite chora,
e os vapores azues da madrugada.

A montanha de nuvens que fluctua
no ceu pesado, as aguas ennegrece...
O Rei partiu: assim o olhar da Lua
atravessando o azul desapparece.

Succedem-se os outomnos tristemente...
Aonde iria o moço Rei levado?
Elle adorava o rio antigamente,
porque motivo não terá voltado?

A agua, quer murmure entre os escolhos
no coração do inverno, quer no estio,
não conserva o reflexo dos seus olhos,
e Elle... terá recordações do rio?

O Cormoran

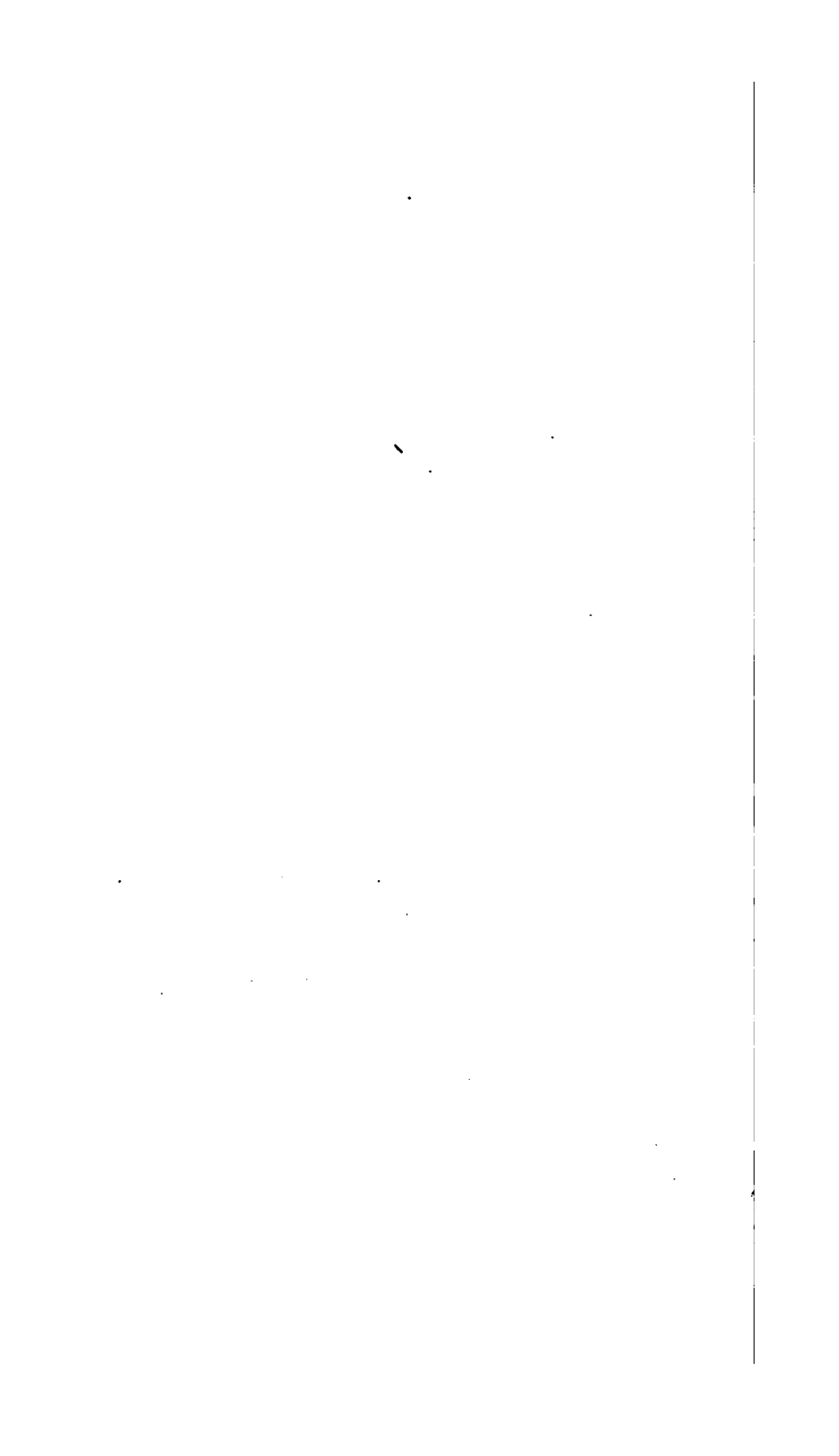
Immovel, solitario, ao pé do rio,
o Cormoran, ás horas vespertinas,
medita e segue com o olhar sombrio
a ondulação das aguas crystallinas.

Quando alguem apparece de repente
na margem onde o Cormoran medita,
ergue a cabeça e foge lentamente,
abrindo as azas que a nortada agita.

E até que a praia abandonada veja,
fica atravez das folhas espreitando,
porque um momento ainda elle deseja
vêr as múrmuras aguas ondulando.

E quando á noite, como d'um sudario,
sae d'entre nuvens o luar saudoso,
o Cormoran medita solitario
com os pés sobre o rio tumultuoso.

Assim o homem que sentir no peito
um grande amor,—no seu deslumbramento,—
anda a seguir, como n'um rio estreito,
a ondulação d'um mesmo pensamento!

Indice

INDICE

COM INDICAÇÃO DOS POETAS DO «CANCIONEIRO»

Primavera:

Estio:

Outomno:

Inverno: